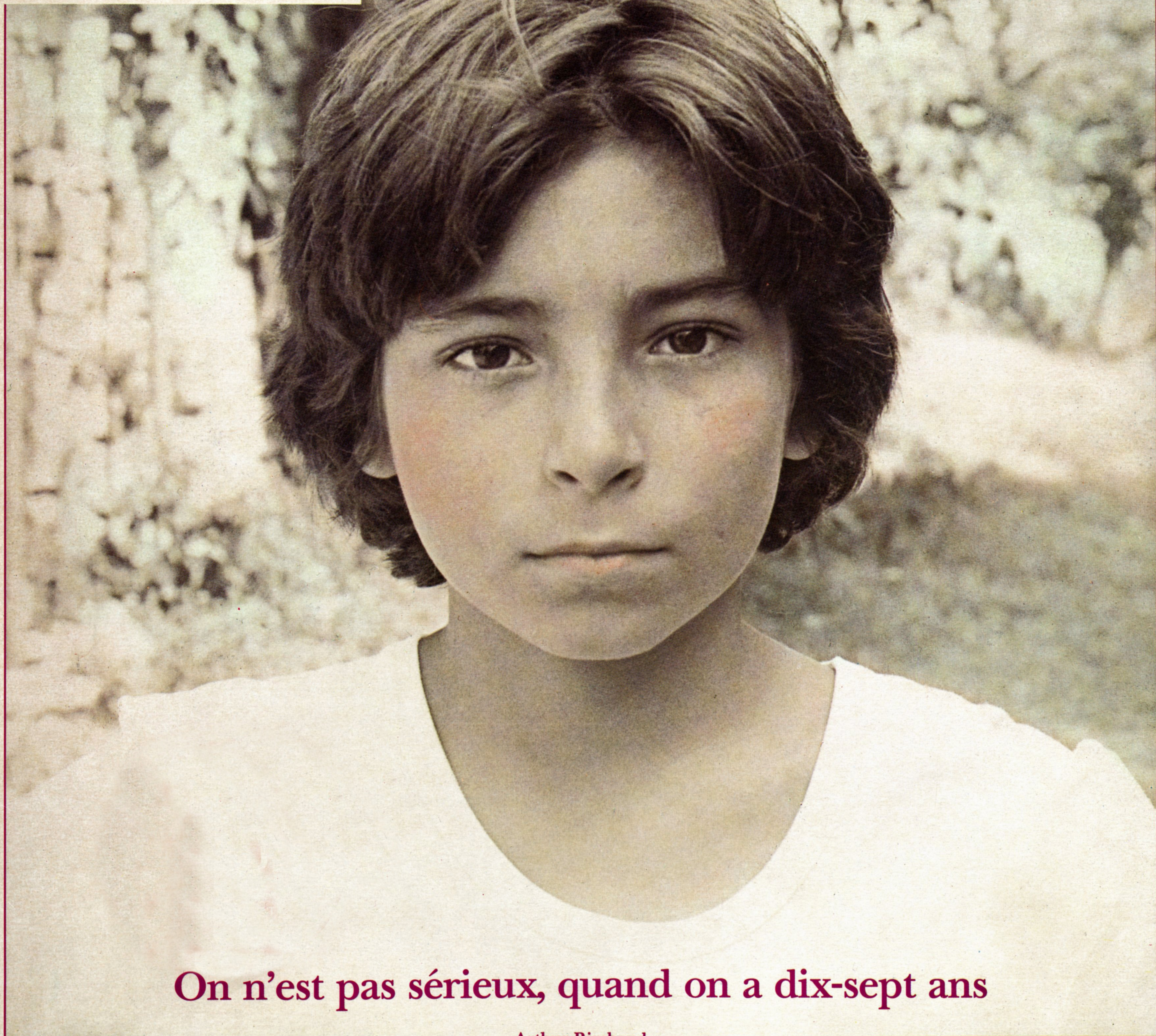


**Léo Ferré**



**On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans**

— Arthur Rimbaud —

# Roman:

## I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
- Un beau soir, j'ouïs des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants!  
- On va sous les tilleuls verts de la promenade

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin!  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière,  
Le vent chargé de bruits, - la ville n'est pas loin,  
A des parfums de vigne et des parfums de bière....

## II

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fonde  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin! Dix-sept ans! - On se laisse griser.  
La tésse est du champagne et vous monte à la tête,..  
On divague; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bite....

## III

Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,  
- Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trousses immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte, et d'un mouvement vif...  
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines..

## IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août!  
Vous êtes amoureux - Vos sonnets la font rire.  
Vous vos amis s'en vont, vous êtes maudis yout.  
- Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire....!

- Ce soir là, ... - vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks et de la limonade..  
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade

29 sept. 70

Arthur Rimbaud

## COLLOQUE SENTIMENTAL ( Paul Verlaine )

Dans le vieux parc solitaire et glacé,  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé,  
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne ?  
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?  
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? - Non.

- Ah ! les beaux jours de bonheur indicible  
Où nous joignons nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !  
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

## LES CLOCHES ( Guillaume Apollinaire )

Mon beau tzigane mon amant  
Écoute les cloches qui sonnent  
Nous nous aimions éperdument  
Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés  
Toutes les cloches à la ronde  
Nous ont vus du haut des clochers  
Et le disent à tout le monde

Demain Cyprien et Henri  
Marie Ursule et Catherine  
La boulangère et son mari  
Et puis Gertrude ma cousine

Souriront quand je passerai  
Je ne saurai plus où me mettre  
Tu seras loin Je pleurerai  
J'en mourrai peut-être

## LA TZIGANE ( Guillaume Apollinaire )

La tzigane savait d'avance  
Nos deux vies barrées par les nuits  
Nous lui dîmes adieu et puis  
De ce puits sortit l'Espérance

L'amour lourd comme un ours privé  
Dansa debout quand nous voulûmes  
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes  
Et les mendiants leurs A v e

On sait très bien que l'on se damne  
Mais l'espoir d'aimer en chemin  
Nous fait penser main dans la main  
A ce qu'a prédit la tzigane

## LES MORTS QUI VIVENT

Les morts ont des anges gardiens en chrysanthèmes  
Ils ont des lits tous alignés comme au dortoir  
Et soulèvent parfois de singuliers problèmes  
« To be or not to be... » c'est à voir...

Les morts ont des anges gardiens en perles fines  
Serties et mortuaires en couronnes d'adieu  
Ils sont riches ces morts qui s'en vont à matines  
Prier pour des vivants qui n'ont plus besoin d'eux

Il est des morts qui font germer les fleurs des champs  
Et ces bourgeons d'amour sentent la remembrance  
Et font au cimetière un relief d'ortolans  
Où viennent picorer les oiseaux du silence

Je sais d'étranges morts qui ne pourrissent pas  
Et qui sont beaux comme la chair adolescente  
Ce sont ceux-là dont les vivants parlent tout bas  
Anges assassinés de leur jeunesse ardente

## VISA POUR L'AMÉRIQUE

Amérique vois-tu ton lyrisme m'émeut  
Tes gratte-ciel s'en vont par trois comme à l'école  
Apprendre leurs leçons dans l'azur contagieux

Ils s'amuse parfois des riches cabrioles  
Que font vertigineusement sur la cohue  
Tes insectes maçons qui perdent la boussole

Peuple d'enfants éclos dans un toho-bohu  
Germe d'un premier lit d'une Europe malade  
Tes races dans les milk-bazars font du chahut

O peuple de gitans géographes nomades  
Western perpétuel qui dors à Washington  
Tes peaux-rouges n'ont plus le sens de l'embuscade

Ils plient sous le fardeau de tes sine qua non  
Le fusil mort debout au fronton des réserves  
Et le rôle employé à des éléisons

Le poétique végétal mis en conserve  
Moisit dans le gésier de tes adolescents  
Qui mettent des cocardes aux fesses de Minerve

Toi tu vis aux crochets de la banque et du sang  
Fabriquant des monnaies à l'étalon des autres  
Garce qui prend son lait au monde vieillissant

Nous avons une église et tu as des apôtres  
Qui viennent mitraille au poing tous les vingt ans  
Dans notre moyen âge où leur carne se vautre

Les abattoirs de Chicago sont débordés  
Notre-Dame à Paris est en pierre d'époque  
Les grèves à New York ça fait mauvais effet

Amérique vois-tu ton lyrisme est baroque  
Tes pin-up font la peau aux enfants de Pantin  
Le coeur éberlué sous leurs pauvres défroques

Tes gangsters d'Épinal couvent des assassins  
Qui sortent des cinés les menottes aux pognes  
Le coeur arraisonné battant sous ton grappin

Bohémienne domptée au service des cognes  
Tes hôtels sont barrés tes amants sans papiers  
Donneraient bien tes cops pour un bois de Boulogne

Tu crains de ne pouvoir brûler tous les fichiers  
Qui se baladent dans la tête des fantômes  
Visiteurs importuns de tes blaécs négrier

Pendant que leurs enfants improvisent des psaumes  
Dans les temples du jazz la trompette aux abois  
La peine dans le blues et la crampe à la paume

L'échéance inflexible et le chèque à l'étroit  
Le cordonnier a la voiture américaine  
Et siffle des cireurs au dollar dans la voix

Paradis mensuel du bonheur à la chaîne  
Les machines électroniques font crédit  
Les frigidaire rafraîchissent la migraine

Le dollar ouvrier se fait des alibis  
Le soir sur son grabat doublé de gabardine  
Il n'a plus que deux jours pour payer tes habits

Deux mois pour ta maison sept pour la zibeline  
Que tu prêtes à sa femme à chaque bal public  
Où elle va geignent des désirs de cantine

Quand je vois de tes fils mâchant leur ombilic  
Sur quelque char à bancs où s'étale ton chiffre  
Je pense à la misère noble du moujik

Au berger provençal au Belge qui s'empiffre  
A l'Allemand nazi qui dort sous quelques fleurs  
A l'Italien qui se travaille dans le fifre

Aux valse de Ravel au rite d'Elseigneur  
Au Juif déraciné qui fuit la Palestine  
Au Carrousel le mois d'octobre au lac Majeur

A Chartres à Reims à Caen aux chansons de Racine  
Aux chevaux de Paris qui fuient les abattoirs  
A Diaghilev à Beethoven aux Capucines

Qui fanent en dansant juillet sur les trottoirs  
A tout ce que j'oublie aux Alpes misanthropes  
A l'Orgueil au Refus à l'Allure à l'Espoir

Images se brouillant au kaléidoscope  
Que me fait l'oeil de tes gamis frais importés  
Et j'y vois doucement mourir la Vieille Europe

## LE MANQUE

Ta jupe est trop courte  
J'y vois des dessins j'y vois des années  
Le trouble qui va te défigurer  
Ta jupe est trop courte  
Je ne peux plus imaginer

Tu marches trop vite  
Je vois des chameaux au fond du désert  
Qui crèvent de soif c'est l'été l'hiver  
Tu marches trop vite  
Je ne peux plus imaginer

Les gens te regardent  
Je voudrais les mettre au fond de ta gorge  
Et tu les rendrais avec du jasmin  
Celui qui te monte et me rend malade  
Les gens te regardent  
Je ne peux plus imaginer

Ta jupe est trop courte  
Tu marches trop vite  
Les gens me regardent  
Me regardent t'imaginer

Il manque quelque chose à cette ville obscène  
Et c'est toi qui me manques et c'est toi qui me manques

Ta jupe est trop courte  
J'y monterais bien au-dessus de toi  
New York ce matin n'avait plus que toi  
Ta jupe est trop longue  
Et j' imagine et j' imagine des étangs

Tu nages trop vite  
Je vois des parfums je sens ta fatigue  
Tu nages trop vite  
Je crève de toi je crève de moi  
Et je ne peux qu'imaginer

Les gens font la queue  
A n'importe qui à ton odeur sure  
Tu leur donneras tes mûres pas mûres  
Tu marches trop vite  
Donne-moi la main tiens-moi sur ta carte  
Regarde là-bas la rouge pancarte

Défense de vivre  
Les flics nous regardent

Il manque quelque chose à Amsterdam ce soir  
Et c'est toi mon amour toi qui cours dans mes veines

Je t'ai perdue... Je t'ai perdue... Et tu me manques

Je ne peux plus t'imaginer...

Toi l'héroïne... Toi l'héroïne...

DE MON ROMAN D'AMOUR

The image shows a handwritten musical score for the song "SI TU NE MOURUS PAS ENTRE MES BRAS". The score is written on multiple staves, including a vocal line and several instrumental lines. The key signature is one sharp (F#), and the time signature is 3/4. The music is written in a cursive, handwritten style. The lyrics are written below the vocal line. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings like "Lento".

## SI TU NE MOURUS PAS ENTRE MES BRAS

Si tu ne mourus pas entre mes bras  
Ce fut tout comme et de ton agonie  
J'en vis assez O détresse infinie  
Tu délirais plus pâle que tes draps

Tu me tenais d'une voix plus lucide  
Des propos doux, et puis que j'étais mort.  
Que c'était triste et tu serrais très fort  
Ma main tremblante et regardait à vide.

Je me tournais n'en pouvant plus de pleurs  
Mais ta fièvre voulait suivre son thème,  
Tu m'appelais par mon nom de baptême  
Puis ce fut tout O douleur des douleurs !

J'eusse en effet dû mourir à ta place  
Toi, debout, là, présidant nos adieux,  
Je dis cela faute de dire mieux  
Et pardonnez, Dieu juste, à mon audace.

## PERSONNE

Les parfums de l'oubli le sourire des larmes  
L'or de ma gorge en sang quand je crie à l'Amour  
Les roses de l'enfer la tristesse des armes  
Le songe des damnés sous le pavé des cours  
L'univers de Staline encombré de guitares  
La vertu des putains dans une flûte en sol  
Le rêve d'un bateau ancré dans une marre  
L'étoile du septième ciel à l'entresol

Personne ne pourra jamais te montrer ça

L'empire des jouets dans un sac en plastique  
La raison du plus fort dans un cercueil blindé  
Le rêve d'une fleur perdue dans l'Atlantique  
La terreur de Danton écrite en pointsillés  
La peur de ce cheval devant la guillotine  
Le pull de cette tricoteuse à l'abattoir  
La couleur de tes yeux au cul de ta voisine  
Les pas perdus de ses amants sur le trottoir

Personne ne pourra jamais te montrer ça

Mes yeux violets à cent millions d'années-lumière  
Le soleil de van Gogh derrière un tournesol  
Les griffes de l'absurde à ta peau de panthère  
Les baisers du silence au chant du rossignol  
L'intention du hasard dans la tuile qui tombe  
L'odeur de la forêt dans ton papier journal  
Une fusée Pershing dans un nid de colombe  
Le rêve de la liberté dans un bocal

Personne ne pourra jamais te montrer ça

ET SI JAMAIS POURTANT ON POUVAIT LES LARGUER  
DANS LES PLAINES DE L'AU-DELA AVEC LA FRIME  
DISANT A CES VAINQUEURS QUILS PEUVENT SEN ALLER  
ET AUSSI AU POUVOIR JALOUX ET ANONYME  
ET BIEN PLANQUÉ QUE MAINTENANT ON LES CONNAIT  
AVEC LEURS NOMS DANS LES ORDINATEURS SUBLIMES  
AVEC DES NUMÉROS ET PUIS LE MOIS DE MAI  
DE SOIXANTE-HUIT QUI REVIENDRA COMME UNE RIME

Comme une rime en É puisqu'on pourra te « les » montrer

Puisqu'on pourra, si tu le veux, TE LES DONNER

## L'EXAMEN DE MINUIT ( Charles Baudelaire )

La pendule, sonnante minuit,  
Ironiquement nous engage  
A nous rappeler quel usage  
Nous fîmes du jour qui s'enfuit :  
— Aujourd'hui, date fatidique,  
Vendredi, treize, nous avons,  
Malgré tout ce que nous savons,  
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,  
Des Dieux le plus incontestable !  
Comme un parasite à la table  
De quelque monstrueux Crésus,  
Nous avons, pour plaire à la brute,  
Digne vassale des Démons,  
Insulté ce que nous aimons  
Et flatté ce qui nous rebute;

Contristé, servile bourreau,  
Le faible qu'à tort on méprise;  
Salué l'énorme Bêtise,  
La Bêtise au front de taureau;  
Baisé la stupide Matière  
Avec grande dévotion,  
Et de la putréfaction  
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer  
Le vertige dans le délire,  
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,  
Dont la gloire est de déployer  
L'ivresse des choses funèbres,  
Bu sans soif et mangé sans faim !...  
— Vite souffons la lampe, afin  
De nous cacher dans les ténèbres !

## BIEN LOIN D'ICI ( Charles Baudelaire )

C'est ici la case sacrée  
Où cette fille très parée,  
Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins,  
Et son coude dans les coussins,  
Écoute pleurer les bassins :

C'est la chambre de Dorothée.  
— La brise et l'eau chantent au loin  
Leur chanson de sanglots heurtée  
Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,  
Sa peau délicate est frottée  
D'huile odorante et de benjoin.  
— Des fleurs se pâment dans un coin.

Musiques de LEO FERRE  
Orchestrations : LEO FERRE  
Orchestre symphonique de Milan sous la direction de Léo Ferré  
Violon solo : Giuseppe Magnani, Hautbois solo : Alberto Caroli  
Enregistrement Studio Regson-Zanibelli (Milan) par Paolo Bocchi  
Du 21 au 25 novembre 1986.

Editions : Gufo del Tramonto  
Photos : Hubert Grooteclaus  
Maquette pochette : Evelyne Giabicani  
Coordination et promotion : Michel Larmand  
© EPM 1986

PRODUCTION ET REALISATION : LEO FERRE  
*L'Internationale*

## LORSQUE TU ME LIRAS

Lorsque tu me liras, je te regarderai dans le péra-brise,  
tu viendras à moi, tout entière, comme la route,  
Lorsque tu me liras, la maison sera silencieuse, et mon silence  
à moi te remplira tout entière aussi,  
Avec toi, dans toi, je ne suis jamais silencieux, c'est une musique  
très douce que je t'apporte... Quant à toi, tu verses  
au plus profond de ma solitude, cette joie triste d'être,  
cet amour que, jour après jour, nous bâtissons, en dépit des  
autres, en dépit de cette prison où nous nous sommes mis,  
en dépit des larmes que nous pleurons chacun dans notre coin,  
mais présents l'un à l'autre...

Je te voyais, ces jours-ci, dans la lande, là-bas, où tu sais...  
Je t'y voyais bouger, à peine te pencher vers cette terre que  
que nous aimons bien tous les deux, et tu te prosternais  
à demi, comme une madonne, et je n'étais pas là... ni toi...  
Ce que je voyais c'était mon rêve...

Ne pas te voir plus que je ne te vois... Je me demande la dette  
qu'on me fait ainsi payer. Pourquoi ? L'amour est triste,  
bien sûr, mais c'est difficile, au bout du compte, difficile...

Dans mes bras, quand tu t'en vas longtemps vers les étoiles  
et que tu me demandes de t'y laisser encore... encore...  
je suis bien. C'est le printemps, tout recommence, tout fleurit,  
et tu fleuriras aussi de moi, je te le promets.

La patience, c'est notre grande vertu, c'est notre drame aussi.  
Un jour nous ne serons plus patients. Alors, tout s'éclairera,  
et nous dormirons longtemps, et nous jouirons comme  
des enfants. Tu m'as refait enfant; j'ai devant moi des tas  
de projets de bonheur... Mais, maintenant, tout est arrêté  
dans ma prison. J'attends que l'heure sonne... Je me perds  
dans toi, tout à fait.

Je t'aime, Christie, je t'aime.

## LE FAUX POETE

Sans latitude sans un sou le cul cloué  
A cheval sur l'atlas où ma fille besogne  
J'ai l'oeil morne du voyageur qui s'est gourré  
Et qui rentre au bordel pour vider sa vergogne

Le slip barricadé et la pantoufle au vert  
Des cover-girls vissées au mur qui se lamente  
Une Bible qui bâille un psaume de travers  
Et ma feuille d'impôts qui me ronge la rente

Il pleure dans ma cour des chats de Tahiti  
Des clitoris germains des lèvres sous-marines  
Et ma sirène m'accompagne dans le lit  
Au son du pot-au-feu qui meurt dans la cuisine

Dans ses yeux niagara je noie l'alexandrin  
Dans sa gaine je sens pourrir toute l'Afrique  
Mon sexe géographe et la carte à la main  
Je la viole à New York et m'endors en Attique

Neuilly Honolulu mon sperme s'est caillé  
J'ai shunté ma goulante aux îles Caroline  
Et porte ce matin mes sens dépareillés  
Au lav' heure du coin où sèche Proserpine

J'ai fait l'amour avec Saturne au Bal à Jo  
L'accordéon crissait des javas hérétiques  
Sur le Mont de Vénus et ma croix sur le dos  
Je suis mort cette nuit en fumant des Celtiques

## Discographie Léo Ferré

FDD 1001 L. Ferré / La Frime  
FDK 1001 L. Ferré / La Frime

FDD 1002 L. Ferré / Je te donne  
FDK 1002 L. Ferré / Je te donne

FDD 1003 L. Ferré / Il est six heures ici... et midi à New York  
FDK 1003 L. Ferré / Il est six heures ici... et midi à New York

FDD 1004 L. Ferré / La violence et l'ennui  
FDK 1004 L. Ferré / La violence et l'ennui

FDD 1005 L. Ferré / L'imaginaire  
FDK 1005 L. Ferré / L'imaginaire

FDD 1006 L. Ferré / Ludwig  
FDK 1006 L. Ferré / Ludwig

FDD 1007 L. Ferré / Le bateau ivre  
FDK 1007 L. Ferré / Le bateau ivre

FDD 1008 L. Ferré / Les loubards (chante J.R. Caussimon)  
FDK 1008 L. Ferré / Les loubards (chante J.R. Caussimon)  
FDC 1008 L. Ferré / Les loubards (chante J.R. Caussimon)

FDD 41009 L. Ferré / L'opéra du pauvre  
FDK 21009 L. Ferré / L'opéra du pauvre

FDD 31010 L. Ferré / Enregistrement public  
FDK 1016 L. Ferré / Enregistrement public  
FDC 1012 L. Ferré / Enregistrement public

FDC 1011 L. Ferré / Rimbaud / Beethoven

FDC 1013 L. Ferré / Les artistes / Allende / Il est six...

FDC 1014 L. Ferré / La frime

FDC 1015 L. Ferré / La violence et l'ennui

FDD 21017 L. Ferré / On n'est pas sérieux quand on a 17 ans  
FDK 1017 L. Ferré / On n'est pas sérieux quand on a 17 ans  
FDC 1017 L. Ferré / On n'est pas sérieux quand on a 17 ans

FDD 71020 L. Ferré / Coffret 7 disques

FDD: Disque / FDK: Musicassette / FDC: Disque "compact" laser

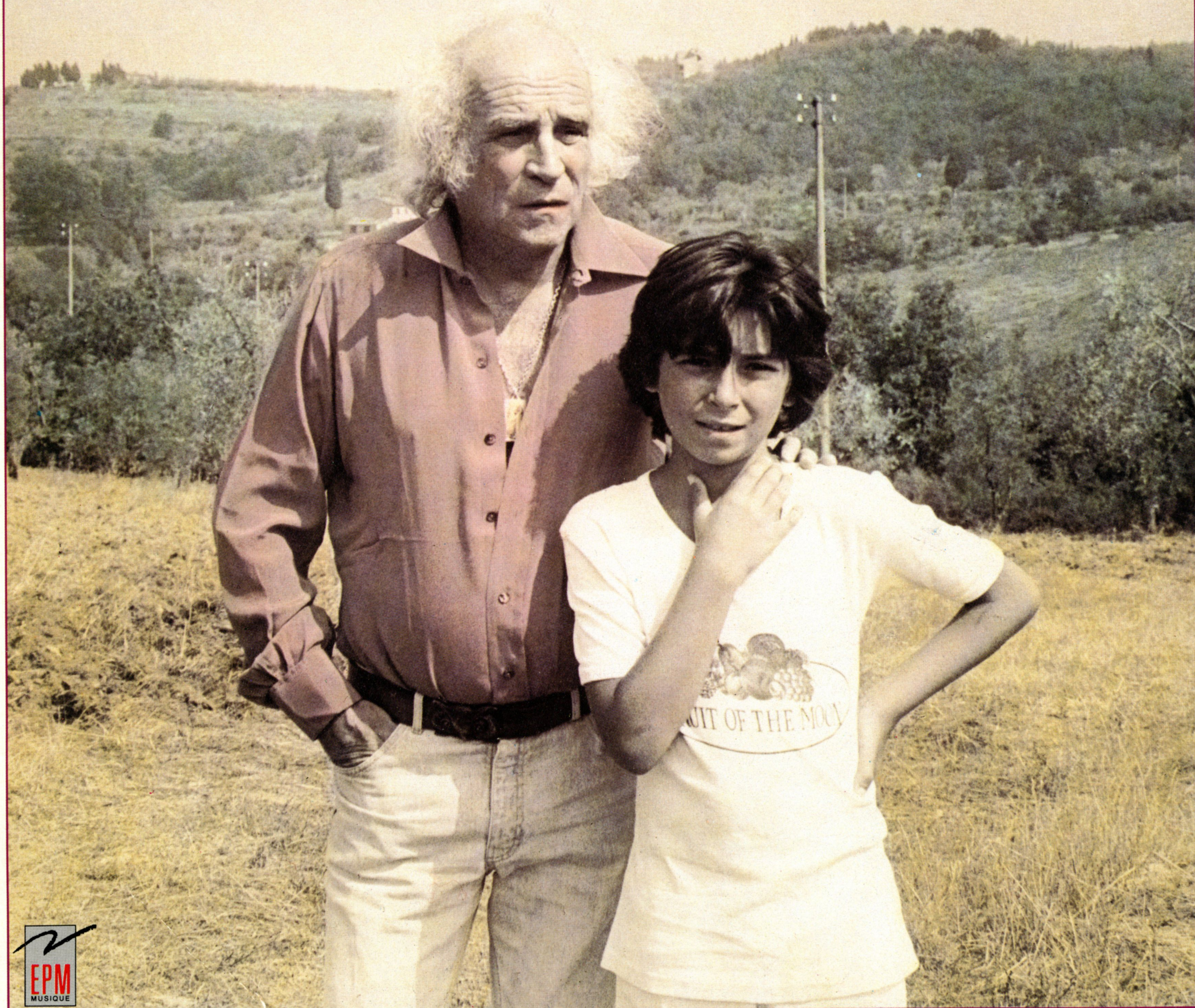
ON N'EST PAS SERIEUX, QUAND ON A DIX-SEPT ANS  
COLLOQUE SENTIMENTAL  
LES CLOCHES (et) LA TZIGANE  
LES MORTS QUI VIVENT  
TOUT CE QU'É TU VEUX  
GABY  
MARIE  
LE SOMMEIL DU JUSTE

JE TE DONNE CES VERS  
LE MANQUE  
VISA POUR L'AMERIQUE  
SI TU NE MOURUS PAS  
PERSONNE  
L'EXAMEN DE MINUIT (et) DOROTHEE  
LE FAUX POETE  
LORSQUE TU ME LIRAS



FDD21017

ADE 395



Léo Ferré



EPM

2

DISQUES  
PRIX SPECIAL

ENREGISTREMENT  
DIGITAL

70<sup>22'</sup>  
MINUTES

LE NOUVEAU LEO FERRE

16 titres inédits

APOLLINAIRE - BAUDELAIRE - FERRE - RIMBAUD - VERLAINE

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans

— Arthur Rimbaud —